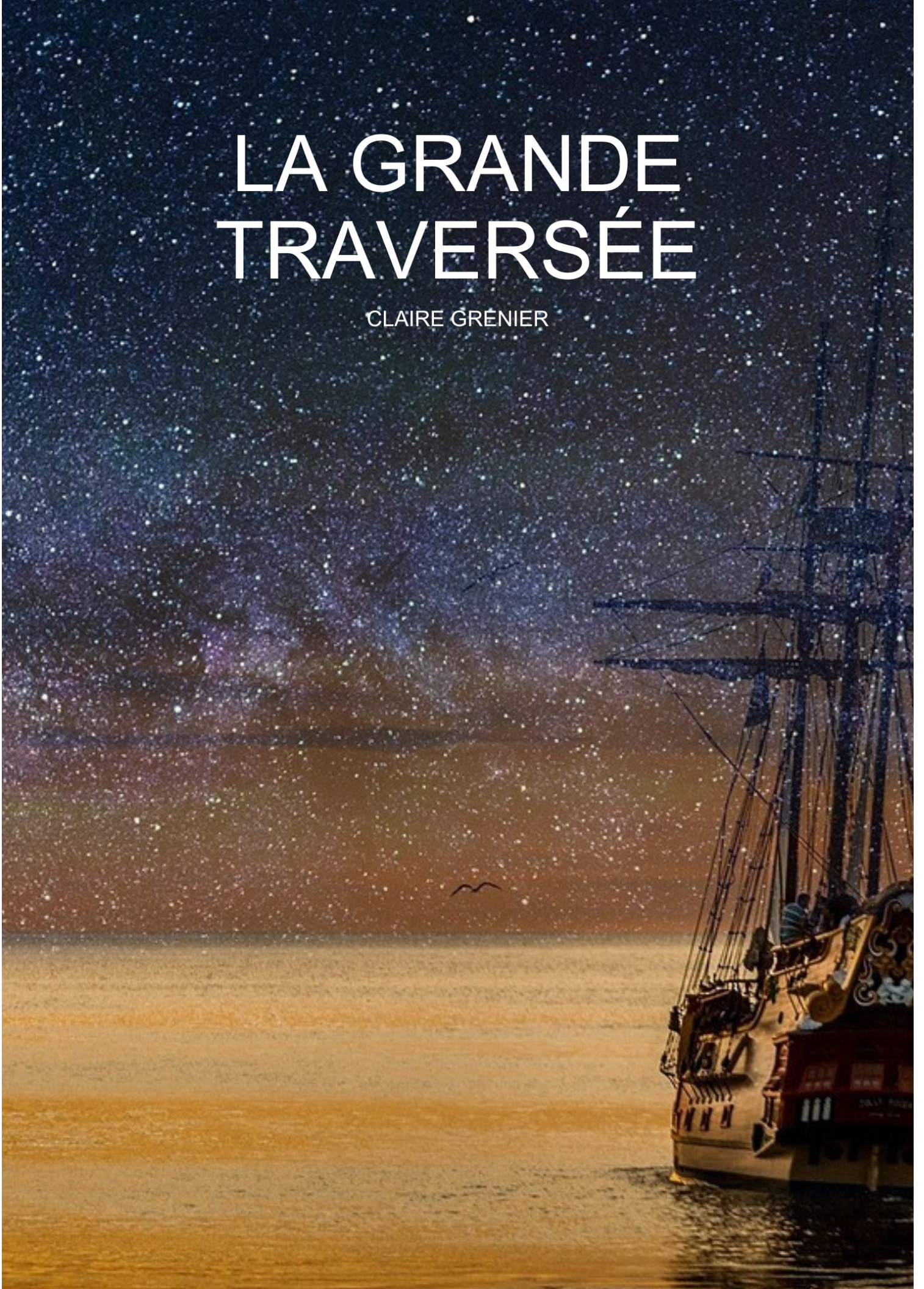


LA GRANDE TRAVERSÉE

CLAIRE GRÉNIER



Claire Grenier

La Grande Traversée

© Claire Grenier, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7870-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La mère se concentre. Ses doigts serrent le broc d'étain. Elle essaie de contenir sa main qui chevrote mais la lanterne au plafond éclabousse son geste et met en lumière le moindre tremblement en le parant d'ombres.

Le fils ne veut rien voir. Il fixe la soupe claire au fond de son assiette. La mère l'a agrémentée de pommes de terre chétives et du dernier morceau de lard de l'année. La soupe est fade car les réserves de sel sont vides. L'été de pluie a rempli les marais et empêché le sel de se déposer.

La mère Laborde se retire dans un coin de la pièce. Dans la pénombre de leur maison de pêcheur, elle s'affaire pour oublier. Ses lèvres sont pincées pour qu'elles ne tremblent pas et, si elle n'avait pas eu à reprendre la chemise de son fils ce matin arrachée, elle aurait clos ses paupières pour empêcher ses larmes de couler. La mère pense ce soir autant à son fils qu'à son époux. Le père Laborde avait embarqué pour sa journée de pêche le 17 août de l'an passé. Il avait tiré sa barque du dessous des pins et l'avait trainée sur le sable blond de la Patache. Une mer plate l'avait accueillie. La tempête s'était levée vers midi. Ce grain brusque avait charrié des vents forts et des nuées. Le canot avait été emporté. La mer scélérate n'avait daigné rendre le corps du Père Laborde que sept jours plus tard, le déposant aux yeux de tous dans l'anse grise de la plage de Fouras. Ce soir, sous son front strié de peine, les traits de son mari se confondent à ceux de son enfant. La mère creuse le tissu de son aiguille et pique par instant sa peau. La douleur ne la sort pas du chagrin mais lui arrache une consolation. Le sang qui perle imprime d'une marque ineffaçable la chemise de son fils. La boule dans sa gorge l'empêche d'émettre un son, de dire quoi que ce soit, quelque mot tendre ou un lourd reproche, à ce fils qui s'en va. Elle le sait pourtant, ce soir est la dernière fois qu'elle le verra. Qu'il survive ou non à la vie à bord, que le bateau coule ou arrive à bon port, la mer lui ôtera chaque fois son fils et le gardera jalousement sans pour autant le chérir.

Elle se sait veuve et cherche pour l'heure cet autre mot : qu'est donc une mère sans plus d'enfant ? Elle restera veuve et mère d'un enfant parti sans possibilité de retour, et sa douleur est bien trop grande pour laisser place à l'ultime démonstration. Le geste de tendresse ne monte pas au bout des doigts, la paume ne peut s'ouvrir ni se tendre contre la joue. Seules les larmes bientôt éclosent et ruissellent le long des plis amers.

Le fils entame sans un mot sa pitance. De sa cuillère, il vide l'écuelle avant de se pencher pour aspirer le bouillon tiède. Il garde le lard au fond de l'assiette, attendant encore pour savourer ce morceau-là. Son genou s'agite sous la table. Tout son corps est tendu, anxieux à l'idée du grand départ et Paul est ce soir soulagé que le vent souffle fort au dehors et bouscule le silence de la maison. Les rafales tambourinent contre la porte. La clenche cliquette d'impatience et les gonds grincent avec fureur. L'air glacé s'insinue sous la porte et étreint ses chevilles nues. Lui aussi pense, mais à demain, et son cœur se serre à cette idée. Paul se prend à en vouloir au fils Sauvaget, celui qui l'a embarqué dans cette histoire.

Paul travaillait au marais avec Jonas ce matin-là. Etienne était arrivé en courant pour leur annoncer la nouvelle. Son cousin Jacques faisait partie des engagés. Paul avait écouté attentivement les faits, et une pointe perfide de jalousie avait jailli dans son dos. Jacques avait vingt et un ans, et il partait pour la Nouvelle-France. Il avait signé la veille son contrat et s'engageait auprès d'un maître pour trois ans. Le maître lui assurait travail et subsistance pour trente-six mois et, si Jacques restait jusqu'au terme du contrat, une terre pourrait lui être concédée.

— Et même peut-être une femme, avait soufflé Etienne un peu gêné.

— Encore faut-il qu'il ne devienne pas laid durant la traversée, avait vertement répliqué Paul.

Etienne s'était interrompu de surprise avant que Jonas n'intervienne.

— Et qui est le maître ? Et quel est le salaire ? Il paraît qu'on les habille même. Il fait tellement froid là-bas qu'on leur offre des manteaux tout spéciaux.

Etienne hausse les épaules.

— Je ne sais pas si on leur offre des manteaux, mais on lui donne pour sûr un bon salaire. Bien meilleur que ce qu'on gagne ici pour une année. Jacques n'a pas voulu me dire mais le grand Eugène s'est embarqué pour 75 livres ! Et la moitié payée d'avance !

Pour ne pas se trahir, Paul reste silencieux. Tout dans cette nouvelle vie le rend jaloux. Il envie la possibilité de quitter cette île qui l'étouffe, de faire autre chose que se brûler la peau à ramasser le sel et entendre chaque jour Jonas se vanter et babiller. Cet ouvrage dans les marais salants qu'il a hérité de son père ne couvre pas les charges de l'année. Les travaux des champs qui l'occupent à l'occasion

auraient pu correctement le rémunérer si le propriétaire était moins malhonnête.

— Moi aussi je partirai bien, dit Etienne en regardant Jonas d'un air bravache.

— Peuh ! dit Jonas. Tu ne le ferais pas. Tu resterais dans les jupes de tes sœurs ! Il faut être fort aussi pour travailler là-bas. Serais-tu capable de manier la fourche et la faux ? De scier les arbres et de déterrer les racines ? Le fils Tancred y a travaillé deux ans, et puis il est rentré, même avant la fin de son engagement. Et pourtant il est grand et costaud !

— Le fils Tancrede est connu pour être paresseux.

— Mais au moins il est fort. Ses bras sont plus larges que ton cou de moineau !

Etienne hausse encore les épaules et Jonas renchérit :

— Moi aussi je partirai bien. Une terre, Paul. La fin de ton marais. Tu viendrais ?

Tous deux regardaient à présent leur ami à la mine grise, attendant son verdict. Et de rage et de colère, sans vraiment y réfléchir, Paul leur avait répliqué :

— Bien sûr que je partirai. Où donc est Jacques ? Allons lui demander le nom de son maître.

Paul avait lâché l'outil et s'était mis en route à grands pas. Les deux autres l'avaient suivi.

— Jacques devrait être aux champs, à Saint-Clément. Penses-tu ! On pourrait partir avec lui ! s'exclama Etienne.

— La saison est bonne pour une traversée, on couperait la mer en quelques jours ! s'enflammait Jonas.

— Même si les conditions sont bonnes, il nous faudra tout de même quelques semaines ! Mais tu as raison, les conditions sont bonnes, renchérit Etienne.

Paul ne disait rien et ne pensait plus. Il le savait : s'il pensait, il risquait de fléchir. Il lui fallait voir Jacques, et vite. Ils quittèrent les marais des Portes et se pressèrent jusqu'aux champs de Saint-Clément. Le père d'Etienne y exploitait quatre petites parcelles, travaillées comme de grands jardins. Il cultivait des pommes de terre et une vigne cette année flétrie. La digue avait encore cédé. Les trois garçons regardaient à présent cette terre froide et désolée, ce paysage qui, sans la mer, semblait presque inhospitalier. Paul se dit sans le mentionner que ces mauvaises récoltes avaient sans doute précipité le départ de Jacques. C'était

une bouche en moins à nourrir et, peut-être, si le garçon n'était pas ingrat, un revenu de plus pour le ménage.

— Allons voir à la maison, dit Etienne.

Etienne revint accompagné de son cousin. Jacques et son frère avaient été recueillis, enfants, par leur oncle. Leur mère était morte en couches et leur père, un jour parti travailler sur le continent, n'en était jamais revenu. Le père d'Etienne, affublé de six filles et d'un seul garçon chétif et sans santé, avait pris sous son aile ces deux enfants déjà grands pour leurs 7 et 8 ans et qui passaient leurs journées par plaisir aux champs. Le frère de Jacques y travaillait justement. Jacques salua d'un bref hochement de tête Paul et Jonas. Ses épaules et ses hanches larges lui donnaient tout de l'homme de force et faisait paraître son cousin encore plus petit.

— Il était allongé sur le lit, en pleine journée, à ne rien faire !

— Ta mère ne veut pas que je travaille. Elle me garde auprès d'elle avant le départ.

— Alors c'est vrai ? Tu t'engages ?

Jacques hocha la tête sans masquer un sourire. Il était fier de partir.

— Et qui est ton maître ? Où l'as-tu trouvé ?

— C'est un homme au port qui m'en a parlé. Le Roi a besoin de troupes. Il envoie des femmes et des soldats, des laboureurs et des charpentiers. Le notaire s'est déplacé jusqu'à l'île de Ré pour nous faire signer les papiers. Nous sommes quatre à nous engager.

— Ce ne sont pas des troupes, ce sont des contingents, le reprit Etienne d'un ton docte.

— Et quand pars-tu ? demanda Jonas.

— Demain, souffla Jacques.

Paul avait mémorisé le nom du notaire et, suivi de Jonas, avait regagné son marais.

La lumière de la lanterne faiblit à présent. Paul a terminé son assiette mais garde le front baissé. Il sent sa mère fébrile et la voit, du coin de l'œil, s'essuyer les yeux, et ni la mère ni le fils n'osent se regarder.

Paul se lève sans faire de bruit. Il s'est couché la veille tout habillé et n'a qu'à saisir son paletot et son paquetage pour être prêt. D'un geste timide, il dépose sur la table de fines branches d'olivier qu'il a nouées entre elles par un fil blanc. Paul sait que cet arbre est le préféré de sa mère. Il se dit que, peut-être, elle pourra les faire sécher, et se souvenir un peu de lui. Il ose dans la pénombre un regard vers la couche silencieuse. La mère est de dos, elle reste immobile mais ses yeux sont grands ouverts. Elle emmagasine le dernier mouvement d'un corps dans la maison, le froissement des vêtements de son fils, sa délicatesse empesée d'un jeune homme de 16 ans. Paul contemple cet intérieur une dernière fois, la table branlante et les chaises dépaillées, les rideaux beiges et les faitouts usés. Et le dos de sa mère. Il sort dans la nuit et la fraîcheur matinale le saisit. Il jette un regard à la plaine qui s'étend et s'engage sur le sentier jusqu'aux ruelles.

Paul atteint la sortie du village, marquée par la hutte des frères Allant, les sauniers de ce marais salant. La baraque de bois repose dans l'herbe grasse et penche son ombre au-dessus de l'eau vaseuse. C'est là qu'Etienne doit le rejoindre. Le lieu est désert et Paul s'assied au bord du chemin. Il s'adosse à la hutte et attend de voir le soleil se lever ou Etienne arriver. Il tire de sa besace un morceau de pain et croque la mie pour se distraire. Il n'a pas vraiment faim. Il mâchonne lentement en laissant son regard errer et son esprit divaguer. À cette heure-ci, sa petite mère doit être réveillée. Peut-être a-t-elle trouvé, posé sur la table de bois, les quelques brins d'olivier. Elle les aura portés à son nez, avant de les déposer à l'abri sur la commode. Les aigrettes endormies sur un arbre comme un dortoir attirent son regard. La blancheur de leur plumage tranche sur le vert du feuillage et le bois sombre des branches. La lune qui se couche miroite dans l'eau morte du marais. Elle fait se lever sur la cabane brune une aura de mystère et Paul se demande s'il retrouvera, là-bas, ce paysage-là. Il termine bientôt le cœur tendre du pain et attaque la croûte brune et sèche, avant d'achever tout à fait ce mince déjeuner. Etienne ne s'est pas encore montré et Paul commence à s'inquiéter.

Et s'il ne venait pas ? Et s'il se dédisait ? Un frisson de peur court dans son dos : oserait-il partir sans lui ? La tâche est grande, la traversée ardue, et Paul sait que l'ouvrage, dans ces contrées à déboiser, s'annonce rude. Oserait-il ? Son cou se tasse de plus en plus entre ses épaules et Paul n'ose formuler la réponse. Il ferme les yeux et espère le miracle. Bientôt, il entend un pas inégal froter la poussière du chemin et Paul pousse un soupir de soulagement. Etienne arrive en boitillant. Sa hanche parfois se défait, sa jambe se dérobe comme si elle voulait s'effondrer. Il est impropre aux travaux des champs et, pour son père, c'est une bouche inutile à nourrir. Il travaille comme menue main, il aide à dresser des inventaires. Les piécettes qu'il apporte payent sa nourriture et justifient sa présence au foyer. Les filles n'auront que peu de dot, mais le père ne s'y attarde pas. Ses filles ont un nom, le sien, et c'est déjà un excellent patrimoine. D'ailleurs, les deux plus âgés sont déjà fiancées. Etienne garde en tête les derniers mots de son père, ses éclats de rire moqueur quant à son projet. Etienne se savait peu fort, mais habile. Il trouverait bien à s'occuper.